

COMPTE RENDU DE LA CONFERENCE ORGANISEE LE 2 **JUIN 2014, A PARIS, PAR LA MISSION** **METROPOLITAINE DE PREVENTION DES CONDUITES A** **RISQUES**

(Agrémenté de « loin en loin » par des apports personnels (chaque fois écrits en italique) ou des références cliniques qui rejoignent le thème abordé).

Intervenants :

-Pascalie JAMOULLE, Assistante sociale, licenciée en Lettres, Anthropologue, travaille (Université de Louvain la Neuve et service de santé mentale) à Bruxelles (Belgique)

Charles DI, Psychologue, travaille en addictologie, à l'hôpital Avicennes de Bobigny (93).

Cette conférence est le fruit d'un travail d'enquêtes réalisées au sein de cités de la Seine St Denis, lieu où se densifient les problèmes sociaux autour des familles populaires et immigrées.

Elle s'appuie sur l'ouvrage qui a découlé de cette recherche active, et qui s'intitule : « *Par delà les silences, non dits et ruptures dans le parcours d'immigration* – P. JAMOULLE – Ed. La découverte ».

Les questions à l'origine de ces réflexions plurielles s'organisent entre migration et conduites à risques. Il est en effet courant, voir banal, dans les métiers du social, d'observer la forte proportion de familles migrantes en nos services, sans pour autant que le facteur propre à cet exil ne soit nommé, ni pris en compte.

Pourquoi ?

Les raisons peuvent en être, d'après les chercheurs :

- La crainte de la stigmatisation, et par de là même, l'idée du « racisme »,

- Le modèle républicain qui s'appuie essentiellement sur le concept d'égalité, et de fait ne met pas en mots les différences, supposées freiner ce processus,
- La domination potentielle socio-historique,
- Les non dits sociaux (phénomène de banlieue).

Je me permets, en mon nom uniquement, légitimée en cela pour travailler depuis plus de 20 ans avec la question de l'interculturel, d'ajouter à ces facteurs la réflexion suivante autour de :

- *La « rigidité » professionnelle, sous couvert du concept « d'écoute », qui traverse nos métiers, s'ancre dans un modèle qui se veut empathique, mais qui se nourrit de schémas pré-établis par notre propre culture (personnelle et professionnelle). Dans ce cadre de vérité supposée, et sous prétexte d'universalité, on omet de prendre en compte la réelle différence de l'autre, en matière de croyances (mythes fondateurs), de rituels organisateurs de pensée, de systèmes d'affiliation, de parenté, qui existent de part le monde, et qui fabriquent de l'altérité. La question du voile au sein des familles musulmanes, de même que celle de l'excision sont caricaturales en ce sens. Il est presque « interdit » de s'interroger en la matière. La société qui détermine nos valeurs est basée sur la recherche fondamentale, la pensée scientifique, binaire. S'il est impossible de connaître tous les modes d'être et de croire, il devrait être possible de travailler sur un décentrage culturel (voir G.DEVEREUX) qui induit nos manières d'être au monde, ici et maintenant. En effet, ma propre expérience professionnelle me fait dire et penser que si l'utilisateur accueilli perçoit (par un discours approprié, souple et véritablement « ouvert », mettant de côté nos pré-supposés actifs) que le sens qu'il donne à sa vie peut être entendu, il acceptera de travailler, dans un second temps, la passerelle qui unit nos univers psychiques, cognitifs, sociaux, et culturels. L'universalité en terme d'égalités pourrait alors se déployer, dégagée de la volonté (souvent inconsciente) de construire « du même » ; banaliser en cela, le concept de vérité.*

La « vulnérabilité psycho sociale en lien avec le facteur migratoire » est évoquée ; *M.R MORO a travaillé, quant à elle, sur ce même concept à l'endroit des enfants de migrants, mais sur un plan plus clinique.*

La question de la « stigmatisation » colorerait donc le regard des travailleurs sociaux, induirait une forte résistance, et relativiserait la « complexité » du parcours du migrant ; les acteurs de cette recherche soulèvent toutefois des traumatismes, des « pressions subies, une inhospitalité de la société d'accueil ». Il est parlé alors de « rudesse » à l'encontre de notre société occidentale.

Lors de la conférence, Charles DI, clinicien, travaillant avec M.R MORO, intervient à titre personnel, et souligne en effet le paradoxe qui enferme la peur d'être jugé « raciste » : Originaire lui-même du Cameroun, il regrette que face à lui, en France, « on fasse semblant de ne pas –voir, ni énoncer- sa peau noire » ; cette difficulté de langage génère, dit il, comme un clivage entre soi et soi, une non reconnaissance de son être profond, dont le regard posé sur la « peau » fait partie. Il met en parallèle les USA où l'adjectif « noir » est utilisé de manière banale.

De cette complexité face à « l'autre, ici », (*et j'ajouterais peut être cette culpabilité collective inconsciente*) se dégagent inévitablement des « souffrances intériorisées » vécues par la personne en situation de migration, avec « tiraillement entre désir de s'intégrer et nostalgie du pays d'origine ». Un malaise identitaire en découle. Les conditions de vie sont alors « insécures, stressantes, voir mortifères ». Elles peuvent altérer « les relations sociales, la qualité des liens affectifs, la santé, voir la vie des personnes ».

Une volonté politique « de construire des métissages culturels » est posée comme incontournable pour agir au titre de la prévention. Mais l'identité doit être abordée « dans sa dimension mobile, fluctuante » ; elle est constamment mise en travail dans la rencontre avec l'autre.

J'ajouterais encore, toujours en nom personnel, que cette identité nous concerne aussi, professionnels, et qu'il est bon de la regarder dans toutes les dimensions, les strates, les codes, (langage, positionnement, relation au pouvoir institué) qui ont permis la culture du métier qui nous porte. Notre cadre de travail doit être expliqué, en termes compréhensibles pour l'autre : en le

définissant ainsi, la dignité est préservée, parce que les contextes sont identifiés, nommés, reconnus.

L'exil, en tant que tel, d'après les chercheurs, menace l'identité. Il n'est pas possible de ne pas se « créer autre », et ce, de façon irréversible, mais « l'invisibilité du parcours », la norme implicite de neutralité rend ce travail de construction difficile.

La « narrativité » conforte et accompagne le travail de l'exil : « on change avec le récit de soi que l'on se fait entrain de changer ».

L'approche théorique de « l'histoire de vie en formation » (J.Louis LEGRAND – G. PINEAU ou encore V. DE GAULEJAC, par le biais de la sociologie clinique) montre que le phénomène est vrai pour tout à chacun, en dehors de la question traitée ici. Se raconter permet de s'écouter dans son propre cheminement, en observer la cohérence et les évènements clé, mettre à distance les différents « soi », les entendre, les aimer, se les réapproprier en unifiant le parcours, et tisser du lien entre les couches mises l'une sur l'autre qui forgent notre identité.

Les migrants sont pris, quant à eux dans « un entrelacs de silences ». Le vécu et l'émotion qui s'y rapporte sont tus. L'absence de parole « contribue à cliver ».

Je me souviens d'avoir organisé dans les années 2000, au sein de l'équipe d'AEMO où j'exerçais alors, une soirée réunissant plusieurs générations de familles algériennes, venues en France dans les années 50 (créer du même ponctuellement, mettre ensemble des pensées communes peut permettre de contenir, de sécuriser « d'oser dire » la différence, en se sentant reconnu collectivement). L'enthousiasme était visible. L'objectif était que les parents eux-mêmes expliquent à leurs enfants (adolescents pour la plupart) ce qu'ils ont vécu, ressenti, et de fait, transmis. D'une évidence non verbale, on passait aux mots qui séparent, dans la bonne mesure.

Le repas était composé de ce que chacun avait préparé, et en ce sens, il y a eu également « partage universel ! ». La cuisine est un élément culturel déterminant, et créant de la valorisation surtout vis-à-vis des femmes dites « au foyer » (beaucoup d'entre elles, l'étaient).

Le migrant, réfugié politique, évoque souvent des « drames » : familiaux, économiques, contextuels.

Il a subi des guerres, des massacres, « des menaces d'anéantissement ». Certains ont traversé les frontières dans la clandestinité, l'errance, le sentiment d'abandon.

D'autres ont pu vivre la prostitution à peine sortis de l'enfance : j'ai eu à traiter un dossier de ce type récemment, ou un mineur de 15 ans avait été abusé par un touriste âgé homosexuel européen foulant le sol de son pays d'origine. La venue en France, c'est-à-dire l'espoir de sortie de la misère, était conditionné à ce chantage affectif, vécu sur plusieurs années : dans notre société occidentale, l'argent se troque parfois contre la misère affective.

Les pays d'Afrique noire, et notamment le Mali où j'ai fait un voyage d'études, regorgent de « toubabs » : femmes « gougar (âgées) » qui rencontrent sur la plage un homme jeune cherchant un alibi (et des papiers) pour venir en France. Ce n'est pas un phénomène isolé mais bien un « partage de richesses » pas toujours énoncé en ces termes, donc susceptible d'être vécu comme un viol, une intrusion de soi, de l'intime. La « femme française » a, dans ses croyances personnelles, le recours à l'amour comme réalisation de soi, « l'homme malien » a compris le système d'échanges, et le joue en plusieurs actes, pour nourrir sa famille.

Des filiations rigides peuvent découler de ce décalage et de ces non dits, avec « des fragilisations post traumatiques, des moments de récréation de soi et des périodes d'effondrement ».

Peu à peu, les migrants « perdent leurs défenses culturelles, leur capital biographique, entrent dans des assimilations mimétiques ». Avec les difficultés actuelles d'impossibilité pour la plupart, de régularisation, l'invisibilité s'impose de plus en plus.

Au fil du temps, « leurs failles anciennes peuvent être réactivées ; atteints dans leurs fondements narcissiques, ils perdent pour partie confiance en eux, en l'autre, en l'avenir ».

La survie s'organise alors en termes de « trafics ». Les clandestins sont une « main d'œuvre intéressante, car corvéable à merci, peu revendicatrice, sans

recours ». Si cette situation se prolonge, l'identité est menacée, le groupe d'appartenance devient celui du déviant, la prison est leur horizon. « leurs vies sont prises au piège ».

Sur le plan personnel, certains « se coupent de leur affectivité » du fait de la famille « restée au pays ». La parentalité est menacée. La transmission est ponctuée de « déshumanisation ».

Les conduites à risques peuvent être alors l'aboutissement d'une défense contre la dépression, par le biais de comportements « adaptatifs », mais toujours à la limite de la norme sociale. Des « flambées psychotiques peuvent surgir ».

Les migrants se trouvent pris dans « des loyautés contradictoires », avec « des sentiments permanents de révolte et de déstabilisation » (polygamie face à monogamie, éducation des enfants, manière de faire couple, etc).

Face à cela, nous relevons que « les jeunes s'approprient la culture de leur cité », trop clivés, sans « maux-dire » entre société d'origine et société d'accueil.

Les rapports de domination entre les peuples ont suscité de « l'amour-haine » envers la France. Il existe des « tabous socio historiques », qu'il convient de reconnaître, avec un « double étayage de la mémoire relatés dans les livres ou dans les ressentis enfouis. C'est « la peur, la honte, l'humiliation » que retiennent ces enfants.

La rupture se définit en « non lieux » et en « non héritages transmis par la parole des ancêtres ». La banlieue cristallise, dans les représentations, la mise à l'écart (par rapport à Paris), aux bords de la société française, l'impossibilité d'égalité des chances.

Les jeunes peuvent alors aller vers des « affiliations risquées » : la drogue, le trafic, le fondamentalisme religieux.

Certains jeunes rejettent totalement leur filiation d'origine, et sont dans des « affiliations mimétiques » ; « ils flottent, ne sont pas portés par leur histoire, et peuvent être happés par des identifications marginales. Impasses,

déchirements, acceptation de « mariages arrangés » tout en ayant un(e) petit(e) ami(e) dans la cité.

Il convient donc d'intégrer l'idée que ce ne sont pas « les migrations qui posent problème, mais les non-dits et les ruptures dans le parcours ». Permettre l'historicisation est une priorité : *le concept d'historicité a été travaillé par le sociologue V. DE GAULEJAC. C'est, en d'autres termes, pouvoir répondre à la question suivante : « qu'est ce que je fais de ce qu'on a fait de moi » -citation de Sartre).*

Il y a lieu « d'aborder les silences, donner de la dignité aux histoires, reconnecter les jeunes à la sociopolitique des sociétés d'origine ». Il est nécessaire de « décoder les emboîtements de domination sociale, raciale et de genre » disent les intervenants.

Le mé-tissage serait donc le tissage de nos appartenances, avec la prise en compte de l'ensemble de « nos origines » et nos expériences vécues.

Nous devons faire face actuellement à un « mutisme ». Le métissage entre filiation et affiliation est complexe, doit passer par une « interfécondation des cultures, qui favorise un processus de métamorphose.

Le métissage « nous arrache à la répétition du même » mais les positions invalidées ici entrave ce phénomène de construction permanent. L'insécurité découle des processus de domination, passé et présent. Le clivage s'expose lorsque l'on doit enfouir ce que l'on est, dans ce que l'on nous demande d'être.

Entrer « en terrain », faire de la recherche active et impliquée permet de raconter ensuite « la charge psychique liée aux migrations ».

Il y a une réelle distorsion actuellement au niveau de la prise en compte des cultures, entre « explicite et implicite, vécu et discours politique, social ». Les enfants de migrants sont « congelés » sur le plan émotionnel. Cet aspect touche aussi les adultes, *restés enfants dans le sens où l'histoire n'a pas été travaillée, et qu'elle est restée muette.*

Comme il est impossible de ne pas transmettre, la violence prend le pas sur la non symbolisation, la part aveugle. Il y a souvent « injonction à oublier, la langue, la culture » dans une espèce « d'indistinction ». Quand un jeune

« suspend sa parole, il quitte l'espace où il se sent contenu », avec un dedans sécurisé, et un dehors insécurisant. Ceci peut induire des troubles du langage, de l'identité, et bien évidemment, de la scolarité.

Par l'ethnographie, on tente de « rencontrer la vérité des gens ».

Qu'elle puisse être entendue comme telle est, me semble t'il, un premier pas vers ce qui « nous tient à cœur » lorsque l'on évoque l'égalité, la fraternité ; c'est tout ce qui justifie et contient le travail social dans son essence même.

Considérer l'humain quel qu'il soit, quel qu'il se montre, comme un être doué d'intelligence, de sensibilité, de savoirs-faires, de crédibilité, est me semble t'il le premier pas vers les conditions nécessaires au changement, et au mieux être, fondement de notre travail le plus souvent,

Avec... « l'écoute » de l'autre dans ses propres dimensions comme fil conducteur de l'histoire....la nôtre !

Jocelyne ALLAIN-VOVARD

Assistante sociale,

Psychologue ethno-clinicienne.